



Valentine Goby

L'île haute

roman

ACTES SUD





Photographie de couverture : © Francesco Padovani

© ACTES SUD, 2022  
ISBN 978-2-330-16813-1

VALENTINE GOBY

# L'île haute

roman

*ACTES SUD*



*C'est un monde différent du nôtre, on  
y arrive enfant.*

MARQUIS DE CUSTINE,  
*Mémoires et voyages.*



I  
BLANC



Le froid saisit le garçon à la descente du train. Détoure son corps osseux, les saillances enfouies sous ses vêtements trop larges, l'arête du nez, les phalanges au bout des mitaines. Il se fige sur le quai, sa valise à la main, enveloppé de son souffle. Il perçoit exactement ses contours, la mince frontière qui le sépare du dehors à la jonction de la peau tiède et de la gangue d'air glacial. La sensation est si aiguë qu'il se figure sa silhouette dissociée du décor, pareille aux personnages découpés d'un théâtre d'ombres. Mais déjà ses formes se dissolvent. La neige lui monte aux chevilles, s'agrippe en gros flocons à son bonnet, son pantalon et son manteau de laine, s'amoncelle sur sa valise, ses chaussures, s'applique à l'absorber comme elle gomme toute chose. De la petite gare, des arbres, des bancs, on ne devine que des volumes polis, remodelés par la neige. Le brouillard fond les alentours dans une matière opaque dont émergent de rares lignes noires : rails, fines faces des troncs contraires au sens du vent, bords de toit. Un squelette de paysage. Même la sœur à ses côtés s'estompe, ses joues pâles, sa robe et son voile beige affadis par la neige ; seules ressortent, comme en suspens, ses montures de lunettes et sa canne.

— Vincent ?

L'homme surgit du froid, la casquette, le pantalon, la pèlerine plaqués de blanc, des glaçons accrochés à la barbe. Il a donc su pour l'avalanche, la voie ensevelie. Il est venu chercher le garçon. La sœur soupire, elle pourra repartir.

C'est leur troisième train depuis Paris. Jamais Vadim n'avait pris le train avant, un train qui distancie la ville. Il était trop anxieux pour être excité. Tout au long du trajet à côté de la sœur il a pensé *respire*, s'est attaché à cette discipline infime : pomper expulser l'air de ses poumons, seconde après seconde, six cents kilomètres d'incertitude fragmentés en milliers d'étapes sûres. Derrière la vitre embuée, il a à peine perçu les lambeaux de paysages défaits par la vitesse. Il a vaguement crayonné son carnet. S'est efforcé à dormir, les omoplates poncées par le dossier en bois. La pluie est tombée dru aux abords de Lyon, s'est muée en neige fondue puis en flocons serrés, une vision exagérée, quasi magique du froid. Chaque correspondance les enfonçait davantage dans l'hiver, l'hiver devait être la destination. Quand le brouillard a coulé jusqu'aux talus de part et d'autre de la voie, le visage de la sœur s'est fermé. La météo, Vadim s'en moquait, inconscient de ce danger-là. Elle savait, elle, ce que signifiait être bloqué au pied du col. Et puis elle était vieille, fatiguée, le risque de ce voyage, en soi, suffisait. Évidemment, Vadim n'a pas vu la plaine du Chedde. Il n'a pas vu la chaîne des Aravis. Il n'a pas vu les dômes, crêtes, aiguilles, sommets insoupçonnables au-delà des nuages. Il a vu des galeries compactes d'épicéas enserrer le train dans la montée, la rame luttait contre la pente et les branches ployées, lourdes de neige, rayaient la

vitre du wagon comme des chevelures trempées. Il a vu un tunnel, un boyau plus obscur que l'air. Il n'a pas vu le viaduc arqué par-dessus l'Arve verte. Il n'a pas vu les clochers, les calottes neigeuses en surplomb, les glaciers écroulés, il n'en a pas idée. Le front appuyé à la fenêtre, au ras des rails il a vu des branches hérissées dans le blanc avec des feuilles au bout, il a imaginé des bras étiques hurlant au secours depuis le sous-sol gelé. Il n'a pas entendu l'annonce de l'avalanche, à ce moment-là il déchiffrait un panneau planté sur le quai, intrigué par les sonorités familières en ce lieu complètement étranger : Chamonix. Il connaissait ce mot, *chamonixe*, il se répétait distinctement les syllabes comme on piétine l'argile, un talon après l'autre, pour faire monter à la surface des cailloux enfouis, cha-mo-nixe-cha-mo-nixe-cha-mo-nixe jusqu'à ce que du fond de sa mémoire jaillisse l'image des petites brioches bombées fourrées de pulpe d'orange, glacées d'une pellicule de sucre qu'il grattait de l'ongle, il y a longtemps, quand on pouvait acheter des gâteaux Chamonix : il en projetait la vision sur le quai enneigé, couchées sous papier translucide dans une boîte en carton L'Alsacienne, et un mirage de biscuit se délitait sur sa langue, et le sucre imaginaire agaçait ses gencives. Les toponymes contradictoires, l'Alsace de la marque L'Alsacienne, à l'est de la France il croyait se souvenir, les Alpes ici plus au sud où se trouvait le panneau Chamonix, la confiture d'agrumes associée à un pays de soleil pour lequel il n'avait pas de nom, faisaient voler en éclats ses notions de géographie : où est-ce qu'on était, exactement ? Où, sur la carte dépliée par sa mère dans la chambre, la veille du départ, à quel point

du trajet grossièrement tracé ? Il se sentait perdu. Il avait dû murmurer, la sœur a tapoté sa main, doucement soufflé à son oreille : CHAMONI ! Pas CHAMONIXE... Elle a souri : mon couvent est ici. Puis elle a dit tu as entendu ? Le train s'arrêterait deux stations plus tôt à cause d'une avalanche. Il n'y avait plus qu'à espérer que l'homme était prévenu. Ne t'inquiète pas, Vincent, on y est presque. Trop tard, le mot avalanche faisait surgir une menace de plus. Alors Vadim a dormi jusqu'au bout, il s'est englouti dans le sommeil et il n'a plus rien vu.

Maintenant il est au terminus provisoire quelque part dans le blanc, pas encore arrivé à destination, il ignore tout de ce qui l'entoure sauf la neige et le froid.

— Vincent ? répète l'homme.

Il va se faire à ce prénom-là.

— Oui, c'est nous, c'est lui... dit la sœur. Vous êtes Albert ?

— Albert n'a pas pu venir, à cause de sa jambe. Je suis son frère.

L'homme racle les "r" à la façon du père de Vadim, qui s'efforce d'empêcher l'enroulement de sa langue, rabote les consonnes dans le fond de sa gorge, pour les franciser à la mode parisienne. Mais l'accent diffère, et quand l'homme parle il ouvre à peine la bouche. Pas russe, lui, c'est sûr.

— Vous êtes descendu à pied ?

— L'avalanche est tombée ce matin, j'ai pris de l'avance.

La sœur hoche longuement la tête. Elle pose sa paume sur l'épaule de Vadim, la presse.

— Prenez soin de lui... et faites mes amitiés à l'abbé Payot.

Elle secoue sa robe puis remonte dans le wagon, s'assoit derrière la vitre. Elle regarde Vadim agiter la main, faisant valser les flocons autour de son visage, et muettement articuler au revoir. La neige efface le garçon, confisque son corps maigre, ses verres de myope n'y peuvent rien. Elle pense : c'est ce qui peut lui arriver de mieux.

— La nuit vient tôt, petit, on ne va pas tarder. Fais voir tes chaussures.

Vadim suit l'homme dans le bâtiment de la gare, tape ses talons sur le carrelage.

— Bon...

L'homme se défait de sa hotte, en extirpe un genre de bottes à semelles cloutées, s'accroupit devant Vadim. Trop grandes, à l'évidence.

— On m'a dit que tu avais douze ans...

— J'ai douze ans.

— Pas tes pieds.

L'homme froisse des feuilles de journal, les bourre au fond des bottes, serre les lacets.

— Ça devrait aller.

Il enfonce les chaussures inutiles dans sa hotte, puis tend à Vadim un morceau de pain et une gourde.

— Prends des forces.

Vadim mord le pain, boit à la gourde.

— Donne ta valise, les mains ça peut servir. Jamais dans les poches, compris ?

Ils montent en file lente, espacée, derrière d'autres silhouettes elles aussi descendues du train. Ça ressemble à une petite route, un ruban sinueux parmi les arbres où ils creusent une trace dans la trace précédente quasi évanouie. Vadim fixe ses chaussures, s'applique à se caler dans l'empreinte de l'homme avant qu'elle s'effondre. Il monte haut ses genoux

pour s'extirper de la neige, appuie ferme ses plantes de pieds, accroche le sol en dépit de ses godasses de clown, les bras en balancier. Il entend le crissement de feutre sous ses semelles et sous les semelles de l'homme. Il cale son pas sur son pas, son souffle sur son souffle, son cœur bat grave comme un battant de cloche. Ils montent, encordés l'un à l'autre par le tempo de la marche tandis que la neige les recouvre. Autour, Vadim devine des gouffres, des plissements, des reliefs. Il a le pressentiment des caches, des refuges et des pièges, il emprunte sans le savoir des chemins de fuite et de contrebande, il perçoit du mystère dans ce décor sans cesse dérobé à la vue. À un moment, au loin, un sifflement fend le silence ; le train s'ébranle dans la vallée.

Par réflexe, Vadim respire bouche grande ouverte, il y va de sa survie. D'habitude l'effort tient son thorax en étau, il n'y a pas droit contrairement à Jean, le frère aîné aux courses splendides. Ma petite locomotive, sourit sa mère en caressant le visage pâle tant de fois revenu d'entre les morts, elle conserve pour lui du vrai café dans un pot de fer, un trésor, la caféine dilate les bronches, et quand il dort la nuit elle colle l'oreille à sa poitrine. C'est ainsi qu'il est né, asthmatique, et depuis des mois l'espace s'est drastiquement resserré autour de lui. Son père a dû déplacer chez eux l'atelier de cordonnerie, et on avait beau calfeutrer la porte, créer des courants d'air, l'odeur des colles et des solvants ne capitulait pas, attaquait ses poumons, le contraignant à l'exil sur les paliers voisins. Seulement son père n'avait plus le choix, s'il voulait travailler ce serait sans se faire voir. L'espace s'est contracté encore quand le père a fui, que par précaution Vadim et sa mère ont

changé d'adresse, cohabité dans une chambre chez les Dorselles, les patrons de sa mère, deux lits séparés d'un paravent de tissu plus mince qu'une peau, leurs vêtements en pile sur l'unique étagère, l'oxygène partagé jusque dans le sommeil. Depuis tout petit Vadim dessinait des mondes miniatures, nervures de feuilles, rainures dans le bois, reflets de flaque, il observait la peau, les pelures, l'écorce, l'aile du papillon, les boursoufflures du verre, les craquelures du cuir, les consignait en dégradés de gris sur les pages de son carnet, une collection de fresques ultra-précises. Il préférait la plus petite échelle, les panoramas de microscope. L'automne dernier, dans la petite chambre il s'est mis à tracer des cylindres, à saturer le papier de tuyaux encombrés, de figures flasques, d'alvéoles en grappes écrasées. On aurait pu y voir des abstractions, de pures formes, un jeu visuel. Mais il exhibait le chaos de son corps, il n'en pouvait plus. La peur du dehors étranglait ses bronches. Le jour de la piqûre d'adrénaline il fixait le plafond, petit gisant au visage marbré, paupières et lèvres violettes mais le cœur au galop, le sang battait en éclairs dans le blanc de ses yeux et sa mère a dit stop. Mme Dorselles avait raison, il fallait que Vadim s'en aille. Son mari connaissait un homme dont la famille avait fait fortune dans le caoutchouc à Ivry, dans la banlieue de Paris. Les Dorselles avaient rendu service à la nièce de cet homme, qui était enceinte, le temps qu'elle fasse passer l'enfant, en l'embauchant un temps comme domestique dans ce même appartement où travaille maintenant la mère de Vadim. L'entrepreneur venait d'une vallée trop étroite pour être lisible sur l'atlas, un lieu haut perché, creusé comme un berceau dans la montagne, qu'il

appelait *vallée des Ours*. Quelqu'un là-bas pourrait prendre Vadim. Sophie donnerait une partie de sa paie, les Dorselles se chargeraient du reste.

Vadim ignorait qu'il y aurait une telle pente à gravir, de la neige aux mollets, du brouillard. Sa mère aussi, c'est sûr, et les Dorselles, sinon ils auraient hésité. Il est attentif à son souffle, guette le moindre crépitement, les prémices de l'oppression. Il s'économise, se dit que ses énormes chaussures lui tiendront lieu d'excuse s'il prend trop son temps. Mais rien n'arrive qu'un allègement continu, et puis l'homme s'en fout, de sa lenteur. Ou bien il sait et il patiente. Des petits ballons d'hélium se gonflent un à un sous les côtes du garçon et le soulèvent, il a une curieuse impression de flotter. Le froid glisse dans ses bronches des goupillons de cristal, les gaine, l'air vif y fuse en flèche. La frontière qui sépare sa peau du dehors s'efface et ce n'est pas désagréable, il a les doigts gourds, les orteils durs, il devient le froid. Les flocons se prennent à ses cils, collent à ses joues en un drôle de plumage. La morve gèle sous son nez, il ne sent plus son visage, la laine qui gratte, ses joues brûlées. L'écharpe lui fait une mentonnière, le bonnet un casque, son manteau une étrange armure. Ça lui plaît, même si la pensée de sa mère seule, de son père on ne sait où l'empêche de se laisser prendre complètement. Eux, ils fourragent dans ses boucles avec tendresse et ils répètent pars, Vadim, pars, il s'y résout. Mais en lui quelque chose résiste, parce que quoi qu'il arrive il est le fils de Sophie, de Joseph, le frère de Jean, le petit-fils de Pierre, de Myriam, de Rachel, de Jacob.

— Ça va ?

Vadim lève la tête. Les ombres devant eux ont disparu, il y a peut-être des habitations autour ou elles ont bifurqué.

— Ça va.

L'homme pose la valise, masse son épaule, désigne le ciel. Il dit que là-haut c'est le col. Le col est fermé six à sept mois de l'année, la route aussi, il y a bien douze mètres de neige par-dessus, parfois c'est quatorze, vingt mètres. Le seul moyen d'entrer dans la vallée c'est le tunnel de Montroc. Si le train peut y rouler tu le prends, s'il est bloqué tu marches sous le tunnel, tu traverses la montagne, tu dépasses l'avalanche.

— C'est ce qu'on va faire.

Vadim regarde vers le col invisible, qui barre l'accès au lieu de l'ouvrir, cadénasse la vallée peut-être, ou la protège. Peu importe, tant que la vallée est un abri. Ils bifurquent entre des maisons éparses dont ne s'échappent ni bruit ni lumière, rejoignent la voie ferrée, ou plutôt l'imaginent, dans le résidu de sillon qui mène à l'entrée du tunnel.

— Fais gaffe aux chandelles, dit l'homme, le faisceau de sa lampe braqué sur une frange de stalactites. Vadim scrute au plafond les minces poignards dorés, bouche fantastique. L'homme casse deux branches d'un arbrisseau, en secoue la neige et les élague.

— Je garde la lampe pour après le tunnel, il dit, on n'aura pas de repères pour marcher dans la nuit. Tandis qu'ici, on a le mur. Tu racles la branche contre le mur, jusqu'au bout.

L'homme éteint sa lampe, Vadim s'engouffre à sa suite dans le tunnel et le noir les aspire. Comme l'homme, Vadim tient sa branche dans la main droite et frotte la paroi. Ce n'est plus le silence du dehors,

les bruits tout à l'heure assourdis résonnent maintenant, renvoyés en notes claires par la pierre puis affadis d'écho en écho. Vadim s'entend renifler, souffler. Le grattement des bâtons, les semelles frappées contre la terre, le craquement des flaques à moitié gelées, les goutte-à-goutte et les succions de la boue répétés se fondent en un magma bizarre, une symphonie de grotte, à croire qu'ils sont dix, vingt là-dessous à marcher avec eux. Il se rend compte qu'il surveille pour rien sa respiration, l'air entre et ressort limpide. Alors il se concentre sur la lumière, il la cherche. Il a beau dilater ses pupilles, pas la moindre lueur au-devant. Même pas un furtif reflet sur la glace, qui doit pendre en orgues tout le long de la voûte. Quand il se retourne, c'est noir aussi. À un moment il entend un frottement métallique, un bouquet d'étincelles brasille. Puis on entend une pierre rouler.

— À ton tour ! dit la voix de l'homme. Y a qu'à se baisser, tu ramasses un caillou et tu rayes le mur. Vadim saisit une pierre, frappe le mur.

— Raye fort !

Il n'est pas doué, il a les mains gelées, il allume trois paillettes et s'écorche les doigts. L'homme rit, le tunnel démultiplie son rire et Vadim lâche la pierre. Puis le frottement de la branche retentit à nouveau. Vadim l'imité. Le bras lui tire, à force. Soudain, un point blafard perce les ténèbres. L'homme balance la branche, Vadim aussi. Le point se dilate, ils progressent à la vue. La sortie du tunnel est une trouée creusée dans l'avalanche, une béance blanche dont il faut enjamber le bord.

— Rien de fragile ? demande l'homme en levant la valise.

Vadim secoue la tête. L'homme lance la valise par-dessus le bourrelet de neige puis tend au garçon une main sûre, viens, viens vite ça n'est pas stable, on ne fait pas de pause ici.

Voilà, ils ont traversé le tunnel. Il ne neige plus. Pas un flocon. Pas une once de vent. Le brouillard tient le paysage dans un crépuscule blanc. On dirait un monde arrêté, figé sur une plaque de verre dans le gélatinobromure d'argent – Vadim en a vu, de ces impressions, chez son voisin de Paris, le visage collé aux cercles oculaires d'une visionneuse.

Ils empruntent un passage grossier dans la neige, on est sûrement venu ici avant eux, un homme ou bien un animal. Vadim se demande quel instinct dicte à l'homme où poser son pied sans glisser, se tordre la cheville, se faire happer par une cavité. De temps en temps il jette un œil par-dessus son épaule, pour voir : ça y est, le tunnel se resserre derrière eux. De l'autre côté il y a l'immense journée de Vadim, chamonix, les traces de front, de doigts sur les vitres embuées, les sommeils profonds, les milliers de respirations contrôlées pour tenir, toutes les gares, les quais et les arrêts, le périple depuis Paris, la chambre étroite chez les Dorselles, l'appartement familial déserté. Il est mort de fatigue. Ici, c'est la vallée des Ours où il n'est que Vincent.

Ils progressent le long de la voie qui plonge et se courbe. On entend le chuchotement d'un torrent, un cri d'oiseau, presque irréels dans l'espace immobile. Ils coupent à gauche, montent un talus, s'enfoncent dans la neige jusqu'aux hanches, débouchent dans une tranchée aux parois droites et nettes comme creusée à coups de pelle, deux fois plus haute que le garçon. Et il a cette pensée, tout d'un

coup, lui qui ne connaît pas grand-chose aux textes sacrés, celui-ci a dû l'impressionner ou bien il en a vu un tableau, une image, de la mer Rouge ouverte devant Moïse en murailles gigantesques. Il avance en somnambule avec ses cuisses de glace, ses genoux de glace, ses mollets de glace, ses pieds de glace, il se figure les parois de neige se refermer derrière eux. Il lutte contre la main de glace qui ferme ses paupières, accroche son regard aux coulées grises pendues au ciel, rochers lointains, forêts peut-être, ou bien ce sont des rêves. Il fixe le halo jaune de la lampe sur la neige. Par-delà les murailles, il aperçoit juste quand il les dépasse des maisons écrasées de neige, des rais de lumière derrière des fenêtres calfeutrées. Puis rien que la tranchée et le rond de la lampe. Il trébuche. L'homme se retourne.

— Deux kilomètres et on y est. Tiens, mange. Et balance tes bras, comme ça, d'avant en arrière, pour faire circuler le sang.

Le garçon mord dans le pain noir et le laisse fondre sur sa langue, mâcher c'est trop d'effort. Ils marchent sur la route des Confins en pente inexorable, il n'en sait pas le nom mais ne s'en étonnerait pas, s'il savait ce que confins veut dire, le bout du monde ne peut pas être loin. Une maison, un virage. Le halo de la lampe, obstinément. Ils quittent la tranchée, montent à l'oblique de la route maintenant, une trace dans la neige partiellement recouverte et leurs pieds s'enfoncent encore. En haut, un hameau, des maisons bien serrées aux volumes plus sombres que la nuit. Alors l'homme s'arrête, éteint sa lampe. Secoue sa pèlerine, frappe ses chaussures contre une marche et pousse une porte.

D'un coup la lumière enveloppe le garçon, une odeur forte de feu, de soupe, d'animal. Au bout de la main qui le retient il y a une femme. Tout ce qui suit se produit dans un songe. La femme dit tape tes chaussures. Il le fait. Puis viens, tu es gelé. Il vient, avec son manteau, ses chaussures, se laisse conduire et asseoir près d'un poêle. Elle ne lui demande rien, ni l'homme, ni un autre homme qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau sauf qu'il boite, ni un autre plus vieux qui fume la pipe, ils l'observent, il a froid ils disent, ça se voit, il est épuisé, c'est normal, il ira mieux demain, donne-lui à boire, donne-lui à manger, la femme essuie énergiquement ses cheveux dans un chiffon, lui se perd dans les rainures du parquet. Les chaussures du garçon dégouttent sur le plancher, des petites flaques se forment sous son manteau, ses lacets dégèlent. La chaleur brûle ses mains, ses pieds, son visage, vrille ses tempes. La femme déboutonne son manteau, l'enlève. S'agenouille, défait ses lacets, ôte doucement ses chaussures, ses chaussettes trempées, frotte ses pieds entre ses mains.

— Tu as faim ?

— Non, merci.

— Prends quand même.

Elle lui tend une cuillère pleine d'une pâte ambrée, il la fourre dans sa bouche. Le miel explose sous ses papilles, c'est trop, il grimace, écoeuré. Elle prépare une tisane, lui demande de boire. Il boit, ça a un goût d'herbe et de médicament. Il n'en peut plus. Il veut seulement dormir alors il boit vite. Il tangué derrière la femme dans l'escalier, entre à l'aveugle dans une petite chambre où tremble une ampoule sous un abat-jour en dentelle. La femme lui tend une chemise propre.

— J'attends derrière la porte, tu me donneras tes vêtements pour que je les fasse sécher.

Il se déshabille avec des gestes ivres, lutte pour ne pas s'écrouler. Il frissonne au contact de la chemise rêche. Ramasse en boule ses vêtements, les tend par la porte entrouverte.

— Tu feras attention à la brique, hein ?

Il ne comprend pas, il veut dormir.

— Oui.

— Bonne nuit, Vincent.

— Bonne nuit madame.

— Moi c'est Blanche.

— Blanche, il répète en écho.

Il s'engouffre sous les couvertures, heurte de ses or-  
teils une masse chaude, soulève le drap : la brique.  
Il la repousse au fond du lit, balance l'oreiller de  
plumes, jamais de plumes pour l'asthmatique, ferme  
enfin les yeux. Il entrevoit les visages de sa mère, de  
Jean, de son père tels que les emprisonne le médail-  
lon de cuir resté dans sa valise, en bas, étiquetée au  
nom de Vincent Dorselles. Il est Vincent maintenant.  
La neige recouvre les visages.

C'est le jour qui le réveille. Ou bien sa nuque  
raide figée dans la position de la veille, il a dû dor-  
mir d'un sommeil de pierre. Ou bien le froid sur sa  
cuisse, il a rejeté la couverture pendant la nuit. Ou  
bien les coups dehors, réguliers, quelqu'un frappe  
avec des han sonores. Ou bien le bruit de cloches à  
travers le plancher, pas le son profond des cloches  
d'église, pas le tintement aigu de la cloche de service  
dont sa mère use chez les Dorselles mais un caril-  
lon doux, irrégulier, sans injonction, pareil au vent

dans les branches ou au bruit d'une fontaine, une mélopée juste pour l'oreille, pour faire joli. Ou bien c'est l'odeur de soupe. Ou bien sa vessie. Il se couche sur le dos et sa vessie s'enfonce entre ses hanches, il se tourne sur la tranche. À ses pieds il sent la brique froide. Il s'étire, touche le mur du bout des doigts, glacial, se rappelle. Vallorcine, la vallée des Ours. Il aperçoit la tête d'un chat. La place est tiède à sa droite, près du rond de salive. Le chat a dormi là, dans son haleine, sans l'étouffer ? Il tend les doigts vers le chat, d'habitude il n'a pas droit aux chats, à cause des poils. Le chat se rétracte et miaule. Vincent se lève, courbaturé, s'approche en grelottant de la fenêtre, les orteils rétractés en serres d'oiseau, les plantes de pieds douloureuses. Il écarte un bout de toile. Gratte le givre épais sur la vitre, fait un rond de buée, la gomme d'un pan de chemise. Double fenêtre, rien à voir qu'une lumière blanche.

Il n'ose pas descendre, il n'a pas d'habits. Mais le ventre lui fait mal. Il entrouvre la porte, le chat s'enfuit. Derrière la porte sur le parquet, ses affaires séchées et pliées. Il s'habille vite. Il descend les marches une à une en se tenant le ventre, il a honte de les faire grincer, de s'annoncer comme ça avec sa vessie pleine, il ne se souvient même pas des visages de la veille. En bas de l'escalier il voit une cuisine, un fourneau où fume une marmite, et une fenêtre étroite complètement obstruée par la neige. Il jette un œil du côté des sons de cloches. Il voit deux culs de vaches au pelage blanc et roux, de vraies vaches qui bougent, dans la maison, font de drôles de bruits de mastication. Provisoirement il oublie sa vessie, fixe les croupes et les queues qui se balancent. C'est là, petit, derrière les vaches, dit la voix du vieil homme

assis près du poêle. Derrière les vaches ? Vincent regarde du côté des bêtes, pas sûr de comprendre. Ou bien dehors, continue le vieux en tapant sa pipe, mais alors il faut te chauffer. Vincent cherche des yeux ses chaussures de la veille. Elles sèchent devant le poêle. Il trouve son manteau pendu à une patère, noue son écharpe et se précipite à l'extérieur. Sauf du côté de la façade, une coque de neige enserre complètement la maison. C'est là, lance une autre voix, il reconnaît l'homme d'hier, il tend sa pelle vers une cabane en bois que le garçon rejoint en perçant une croûte de neige dure et vierge, il en déduit que les autres doivent préférer l'étable. Quand il en sort, claquant des dents, il est face à la montagne.

C'est la première fois qu'il voit une montagne. Elle a jailli à son insu, le temps d'aller pisser. Il n'est plus qu'un garçon qui regarde une montagne. Il voit, dressée au milieu d'une profonde échancrure et gravée sur le ciel pâle, une forme blanche et noire vaguement triangulaire, asymétrique, avec un sommet raboté de guingois, comme si toute la roche allait s'affaisser d'un côté, entraînée par un poids invisible. Le soleil est encore caché, on devine qu'il monte derrière le massif tout proche, un halo d'or enveloppe la montagne. Vincent a vu des gravures de montagnes dans les manuels scolaires, peut-être quelques photos bichromes de cascades ou de glaciers, elles n'ont pas laissé d'empreinte dans sa mémoire, paysage de papier. C'est une chance : la montagne est une surprise totale. Et quand bien même un vague cliché serait revenu à Vincent, un dessin, il n'aurait pu, c'est certain, le préparer à la vision de cette masse-là, énorme, émoussée, biscornue, si peu semblable aux schémas enseignés. Les toponymes de ses leçons de

géographie ne lui ont rien appris, Alpes pennines, Alpes grées, Alpes cottiennes et tant d'autres forment des suites insensées de sons, il a ingéré tout un vocabulaire d'orographie décrivant les reliefs, plissements huroniens, calédoniens, hercyniens sur des cartes aux légendes froides incluant rayures, hachures et nuancier de gris, et maintenant qu'il a devant lui de vrais versants, de vraies gorges, de vrais pitons, du vrai schiste, du granit, des calcaires, il ne les reconnaît pas. Il n'a jamais quitté la ville, il n'a même pas de montagne intérieure, il n'a pas lu de romans, vu de films, entendu de légendes, nulle montagne n'a habité ni sa vie ni ses rêves, son cerveau n'a formulé aucune hypothèse, le réel n'a pas de fantôme à contredire. S'il tend les mains, Vincent peut d'un coup masquer le relief. Il n'a pas idée de la distance, de la hauteur. À Paris il connaît une montagne, la montagne Sainte-Geneviève, elle culmine à 61 mètres au-dessus du niveau de la mer, et s'il ignore ce chiffre il a des yeux pour voir et il comprend, figé devant la cabane dont la porte claque doucement derrière lui, que les mots ne sont pas sûrs, ils ne sont que des indices : Sainte-Geneviève et ça, ce n'est pas le même monde. Il a changé d'échelle.

Et puis il se souvient d'une montagne. Une montagne peinte dans un livre, que le vieux voisin a tiré de sa bibliothèque un jour où il lui faisait la lecture, bouté hors de l'appartement par les odeurs de colle. À la fin de leur séance, le garçon avait marqué la page du roman d'un de ses dessins à la mine de plomb, le voisin avait demandé à voir. Il avait scruté les formes ovoïdes dispersées sur la feuille, qu'est-ce que c'est ? Peut-être des matières prises

dans une flaque, ou bien des moisissures à la surface d'un mur, ou un reste de soupe dans l'assiette de son père, Vadim ne savait plus, mais le voisin s'est levé, a extrait un gros volume d'une étagère et l'a ouvert devant lui. Des silhouettes indécises flottaient sur le papier. Des cercles flous et de couleurs sur fond noir, des sortes d'insectes à cils et à pattes sur toile crème, des créatures animales miniatures dans un bain bleu, des sphères et figures serpentinees assemblées en galaxies qui rappelaient ses dessins à lui. Étonnant, hein ? a ri le voisin. Vadim a tourné la page. Il a vu un tableau intitulé *Moscou*, la ville de son père n'était jusqu'alors qu'un nom pour lui, et il a fixé les bâtiments penchés arrondis sur une drôle de planète au milieu du ciel, constituée de fracas de paysages frappés de rayons multicolores. Il a tourné une autre page, il a vu une montagne, ou plutôt le titre l'affirmait, un monticule bleu profond cerné d'un arbre rouge et d'un arbre jaune avec des chevaux au premier plan. Une montagne modeste, plus petite que les arbres, un triangle presque isocèle. Il n'avait jamais vu Moscou, jamais vu de montagne et il a refermé sur sa paume la couverture du livre pour lire le nom écrit en lettres majuscules : "KANDINSKY". Le lendemain, le vieil homme a offert à Vadim une boîte de crayons Caran d'Ache – la couleur, petit, pour dessiner, c'est mieux – et une rame de papier épais, au grain fin, doux au toucher, que Vadim a emportés ici intacts. Mais la montagne de Kandinsky vole en éclats, pareille aux gravures de manuels, face à celle qui s'impose à l'instant à Vincent.

Appuyé au manche de la pelle, l'homme d'hier fixe le garçon qui fixe la montagne. On dirait qu'il a vu